

Les pas des éléphants

par
Bertrand Nayet

*«Quand les éléphants se battent, ce
sont les brins d'herbe qui sont
piétinés.»*

Proverbe africain

– François! N'oublie pas de me rapporter du savon en revenant ce midi. Je fais la lessive demain. Ton père veut aussi que tu ailles chercher le nouveau collier du cheval chez le cordonnier.

François traversait à toute allure la cour de la ferme, ses galoches à peine lacées, la bouche encore pleine de la dernière bouchée de pain beurré de son déjeuner. Tout en galopant vers le porche de pierre qui donnait sur une étroite ruelle du village, il perçut les cascades des chants des passereaux, les souffles rauques et les claquements sonores des sabots des animaux. Dans l'enceinte des murs de la ferme, l'odeur âcre des porcins, celle à la fois rance et sucrée des bovins et celle plus musquée des chevaux se mêlaient aux fragrances plus subtiles du foin frais, du cuir graissé et aux parfums des fleurs des champs.

L'appel de sa mère surprit François alors qu'il allait s'engouffrer sous la haute voûte du porche. Il se retourna légèrement vers la Grande Yvonne et, tout en poursuivant sa course, leva brièvement la main droite. Il avait hâte de retrouver ses copains. Son père et lui venaient de terminer la fenaison. Il disposait dès ce matin de quelques jours de répit avant le début des préparatifs de la moisson et il entendait en profiter au maximum. Depuis que son frère Éloi était parti pour la guerre et qu'il y était mort, il avait de moins en moins l'occasion de retrouver ses compagnons de jeux.

La Grande Yvonne secoua son torchon blanc, aspergeant les galets inégaux de la cour d'une pluie de croûtes de pain,

reliefs du premier repas de la journée. Elle jeta un rapide coup d'oeil vers le porche où venait de disparaître son fils cadet. Il grandissait vite, trop vite à son goût; et pourtant, elle aurait aussi désiré qu'il agisse parfois avec plus de maturité. Il était désormais le seul garçon de la ferme et il supportait difficilement le surcroît de responsabilités qui lui incombait maintenant. Oh! il était vaillant, habile et fort, mais il avait conservé un côté espiègle et joueur qui lui faisait préférer aux durs travaux agricoles ses amis, les taillis et les berges ombragées des ruisseaux.

Les volailles, éparpillées l'instant d'avant par la course endiablée du jeune garçon, se regroupèrent presque instantanément sous la fenêtre où s'était penchée la patronne et becquetèrent avidement les miettes brunes qui disparurent dans un tourbillon de caquètements et de plumes rousses. Puis, la cour retrouva la quiétude d'un frais matin d'été.

Le porche engloutit François et le recracha, courant toujours, dans la rue du village. Un cri rauque éclata contre ses tympan encore engourdis par le calme matinal.

– Oooooooooohh...

Et patatras! Une masse pleine de genoux et de coudes le heurta dans le dos et l'entraîna dans une chute roulante qui se termina dans un fouillis de bras et de jambes contre le mur de la maison de Julôt-les-Pommes. François goûta la poussière sur sa langue et sentit quelques grains de sable grincer contre ses dents. Une odeur de cheval, de foin et de laine humide montait d'un chandail plaqué contre son nez. Il commençait à suffoquer. Il se débattit, repoussa la masse odorante qui s'efforçait elle aussi de se dégager à grands coups de pieds, de coudes, de doigts dans les oreilles, d'ahanements et de jurons bien sentis.

– Crénon, François! Ça t'arrive de regarder où tu vas? Bordel de Dieu!

– Hé, ho! T'as oublié les freins sur tes sabots, Tintin Duquierse? Vindieu!

Après s'être repoussés l'un l'autre une dernière fois, les deux copains se regardèrent, ébahis. Leurs culottes courtes retenues par une paire de bretelles et leurs chemises aux manches retroussées, et pour Tintin un chandail rouge sans manche, étaient maculés par la poussière jaunâtre de la rue. Des

éraflures rouges et brûlantes striaient leurs paumes et leurs genoux. François partit d'un grand éclat de rire, la chute et les roulades venaient d'accomplir le travail d'une matinée passée à courir les bois.

– N'empêche que ça valait le coup, hein? dit-il devant la beauté de cette collision.

– Ouais, répondit Martin d'un ton bourru. J'espère que j'ai rien de déchiré.

Il vérifia si ses vêtements étaient intacts, sa mère étant en effet très pointilleuse sur l'intégrité physique des tissus qui recouvraient sa progéniture. Ses habits étaient intacts et la poussière ne provoquant pas l'ire de sa mère, il se ressaisit et reporta son attention sur la journée qui s'annonçait tout de même très bonne.

– T'allais où comme ça, François?

– Ben, à l'ancien camp des Boches. Et toi?

– Pareil.

– Vite, alors! Les autres doivent déjà y être.

La chute avait énergisé leurs muscles d'adolescents; les picotements des éraflures avivaient leurs gestes; l'air du petit matin gonflait leurs poumons avides: les deux amis s'élançèrent dans la rue en se bousculant à grands coups d'épaule. François et Martin traversèrent à la course le village en éveil. Des chiens, surpris par la galopade, lançaient des aboiements furieux. Des passants, bousculés pas toujours sans faire exprès, aboyaient des invectives rageuses. Sur la place de l'église, le Petit Michel se joignit à eux. Tout en se dirigeant à vive allure vers la sortie du village par la route de Saint-Omer, ils lui racontèrent leur bousculade inopinée. Elle prenait déjà des allures d'épopée.

Peu après la dernière maison du village, ils sautèrent le fossé humide, se fauilèrent derrière la haie d'aubépines et se dissimulèrent au coeur d'un taillis de jeunes noisetiers. Le reste de leur troupe y était déjà accroupi, les jambes luisantes de rosée.

Il y avait là Gilbert Foucher, dit Canif parce qu'il portait toujours un cran d'arrêt dans sa poche et qu'il aimait s'en servir avec une certaine ostentation; Gérard Grignard, dit Le Grand parce qu'il l'était; et Guy Pingrenon qu'on appelait Ti-Guy parce que ça faisait plus court. L'arrivée des trois coureurs essoufflés

fut marquée par la très sérieuse cérémonie des poignées de mains.

Cachés dans la boule végétale ruisselante de rosée qui les baignait d'une lumière verte, ils parlaient à voix basse sans cesser d'épier les alentours.

– Alors, qu'est-ce qui se passe chez les Anglais? demanda François une fois que les salutations furent accomplies.

– Eh!... attends! s'exclama Ti-Mich. Racontez ce qui vous est arrivé tout à l'heure.

– Oh! ça, répondit François qui était plus intéressé par l'activité du camp. Vas-y Tintin, raconte-leur.

Et Tintin qui avait l'imagination fertile et la langue allègre ne se fit pas prier et se lança dans une description embellie de leurs cascades matinales. Pendant ce temps, François observait les va-et-vient des soldats britanniques qui s'affairaient dans le camp déserté quelques jours plus tôt par les soldats allemands. À part les uniformes et les armes, ils se ressemblent assez, pensa-t-il. Et ils n'ont pas l'air bien différents d'Éloi sur sa photo de soldat.

Des éclats de rire étouffés lui firent reporter son attention sur ses amis.

– Et vous avez fait combien de tonnes? demanda Ti-Guy.

– Quatre ou cinq, répondit Tintin.

– On a presque cassé la fenêtre de Julôt-les-Pommes avec nos godasses, renchérit François.

– Ah, ça! Il aurait pas été content le Julôt, rétorqua Le Grand. Déjà qu'hier, je lui ai piqué des fraises.

– T'as fait ça? demanda Ti-Mich, outré. Quand t'as fait ça?

– Juste après que tu sois rentré chez toi.

– T'aurais pu me le dire, non?

– Ben, ce sera pour la prochaine fois.

– Ouais, tu dis ça et puis...

– Bon! coupa Canif. Vous allez pas vous foutre sur la gueule pour trois ou quatre fraises, non?

– Ouais! reprit François. Qu'est-ce qu'ils font, les Angliches aujourd'hui?

– Regarde là-bas, répondit Le Grand. Tout au fond, près

du bois. Tu vois? Ils déterrent les mines que les Boches ont plantées l'année dernière.

– D'après moi, intervint Tintin, ils ne vont pas avoir une bonne récolte.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça?

– Ben, elles n'ont même pas poussé le printemps dernier, ni ce printemps-ci...

On le gratifia d'une série de coups de poings amicaux contre les épaules, signe qu'on regrettait de s'être fait prendre, mais aussi qu'on appréciait une telle rapidité d'esprit.

– Ils ont un appareil spécial qui leur indique où sont les mines, précisa Ti-Guy qui voulait faire oublier la naïveté qui l'avait fait marcher de plain-pied dans le piège tendu par Tintin. Et après, ils enlèvent le détonateur, poursuivit-il.

– Comment tu sais ça, toi? Depuis quand que t'es un expert en déminage? demanda Canif d'un ton légèrement agressif.

– Je suis pas un expert. C'est monsieur le maire qui l'a dit à mon père hier soir, répliqua Ti-Guy fâché que l'on mette sa parole en doute. C'est lui, continua-t-il, qui leur a demandé de le faire parce que c'est dangereux pour la commune, qu'il a dit. Pis si tu me crois pas, t'as qu'à le lui demander toi-même.

– C'est vrai, renchérit Le Grand. Mon père a dit hier soir que ça serait bien de pouvoir enfin aller chercher du bois dans le Quervin, vu qu'on ne peut plus y aller depuis trois ans.

– Mon frangin dit que le détonateur peut servir de gros pétard et que la nuit, ça fait un feu d'artifice du tonnerre, ajouta Ti-Mich.

– Qu'est-ce qu'il connaît, ton frère? se moqua Canif.

– Plus que toi, grande andouille! répliqua Ti-Mich. Vu qu'il est revenu blessé.

– Ça serait bien si on pouvait en avoir un ou deux. Hein, les gars!

– Mais t'es dingue, François! C'est dangereux, et puis ils voudront jamais nous en donner, s'exclama Tintin.

– On n'a pas besoin de le leur demander, répondit François.

– Ben non! Les Angliches, ils ont besoin de machines pour trouver les mines, mais, nous, on sait où elles sont enterrées ces mines, poursuivit Le Grand.

– Mais c'est vachement dangereux, reprit Tintin.

– Ben, on n'a qu'à regarder comment ils font. Allez, venez, ordonna François.

– Où ça? demanda Ti-Guy.

– Là-bas, du côté où ils travaillent, répondit François en indiquant l'orée du bois qui encerclait le champ en friche dans lequel se dressait ce qui restait du camp.

– Et pas un bruit! prévint Le Grand.

Les six compagnons sortirent du buisson à la queue leu leu et se faufilèrent avec agilité entre les taillis qui faisaient des abords du bois un véritable labyrinthe végétal.

Ce bois, ils en connaissaient tous les arbres, chaque buisson et toutes les clairières, car même les ordres des commandants qui s'étaient succédés dans le camp n'avaient pu les empêcher d'y jouer pendant toute la durée de la guerre. Déjouer la vigilance des soldats ayant le même âge que leurs frères aînés ajoutait même du piquant à leurs jeux. Il leur fut facile de s'y déplacer silencieusement et de se camoufler dans les broussailles près de l'endroit où travaillaient les soldats. Les six garçons n'étaient qu'à quelques dizaines de mètres des trousions.

Ils demeurèrent tapis au creux des buissons pendant plus d'une heure, attentifs à chacun des gestes que posaient les *Tommies*. Puis, comme le soleil progressait dans son ascension, que la chaleur se faisait plus incommode et les insectes plus irritants, les six gars se retirèrent vers la fraîcheur du sous-bois aussi subrepticement qu'ils en étaient sortis. Ils rampèrent d'abord à reculons, soucieux de ne remuer aucune branche et de ne provoquer aucun froissement de feuilles. Ensuite, par petits bons et roulades, ils passèrent d'un taillis à l'autre pour enfin exploser en une galopade effrénée entre les troncs élancés, heureux de dépenser l'énergie accumulée pendant les longs moments d'immobilité. Ils foulaient bruyamment les feuilles craquantes et l'humus odorant, sautaient par dessus des talles de fougères d'un vert sombre, traversaient les barres de lumière qui tombaient de la voûte feuillue en tranchant la pénombre du sous-bois. Les chênes, les hêtres et les ormes élancés étaient autant d'obstacles qu'ils s'ingéniaient à contourner, les coudes au corps, les jambes pompant avec frénésie. Ils traversèrent enfin une dernière clairière dominée en son centre par un chêne

à l'immense ramure. Chacun le prit d'assaut avec la même agilité et avec les mêmes gestes bien rodés. Lorsqu'ils furent perchés sur leur branche favorite, ils reprirent leur souffle pendant quelques secondes et s'esclaffèrent en un grand rire sonore.

Cet arbre plus que centenaire, c'était leur domaine. Ils étaient désormais assez éloignés du camp et du village pour ne plus craindre d'être surpris par les adultes. Chacun laissait maintenant jaillir les émotions trop longtemps accumulées. Ils avaient risqué gros et ne s'étaient pas fait prendre.

– Vous voyez, les gars! Ce n'est pas très compliqué, lança François qui se balançait, pendu par les jambes, à une branche qui pliait à peine sous son poids.

– Non, tu trouves une mine. Tu fais gaffe qu'elle ne te pète pas dans la gueule en la déterrant. Tu fais gaffe qu'elle ne te pète pas dans la gueule quand tu la trimbales. Tu fais gaffe en la désamorçant et, si elle t'a pas pété dans la gueule après ça, t'as un beau gros pétard que tu peux faire péter dans la gueule d'un autre, dit Tintin d'un ton sarcastique.

– N'empêche! s'exclama Ti-Mich. N'empêche qu'on leur a montré aux Angliches. Hein, les gars!

– Ben, non, justement! On leur a rien montré pisqu'ils nous ont pas vus, rétorqua Tintin du tac au tac.

– Ah, pardon! poursuivit Canif d'un air affecté. Moi, je leur ai montré la lune, moi, aux Rosbifs.

– Peuh! t'es même pas chiche, répliqua Tintin.

– Oh! mais cette fois-ci, c'est vrai messieurs, intervint Le Grand. Je l'ai vu moi-même avec mes propres yeux. Notre cher Canif a eu le magnifique culot de sortir ses deux fesses bien blanches du buisson.

– Serviteur, messieurs, reprit Canif en s'inclinant sur sa branche en un semblant de révérence.

Il se redressa sous les applaudissements, les sifflets stridents de tous ses camarades et les grandes claques dans le dos que lui assénèrent Ti-Mich et Le Grand qui étaient assis près de lui.

– Hé, les gars! s'écria Ti-Guy lorsque le charivari se fut apaisé. Vous avez vu le capitaine avec sa moustache et sa baguette sous le bras. Moi, je trouve qu'il ressemble à monsieur Dufresne.

– Imaginez le vieux Dufresne, poursuivit Tintin en imitant la voix grave et le ton sec de l'instituteur quinquagénaire. Grignard, voyons si vous avez préparé vos leçons. Allez me déterrer une mine et désamorcez-la. Et attention! Si vous me faites sauter la classe, vos parents auront de mes nouvelles!

– Tout de suite, M'sieur! ajouta Le Grand.

Les six amis éclatèrent à nouveau d'un grand rire entrecoupé de bruits de bouche imitant l'explosion imaginaire de l'école. Les rires s'apaisèrent peu à peu, et chacun prit une grande inspiration qu'il expira bruyamment en un long gémissement de bien-être. Les ventres crispés se détendirent.

– C'est quand même facile de déterrer et de désamorcer une mine, annonça François dans le silence qui avait enveloppé les enfants perchés. On n'aurait qu'à attendre que les soldats s'éloignent. Ils vont bien arrêter pour se reposer un peu.

* * * * *

La grande horloge au balancier de cuivre sonna dix heures. Les dix coups de carillon, en ponctuant le passage des heures, meublèrent davantage le silence de la maison qu'ils ne le troublèrent. Au dernier coup, la Grande Yvonne nota qu'il lui faudrait bientôt raviver les braises de l'âtre et préparer la soupe du dîner. Elle termina la reprise du drap blanc qui couvrait ses genoux, cassa le fil et planta l'aiguille dans le hérisson de cuir mou posé sur son coffre de couture. Puis, elle se leva et plia l'épaisse étoffe de coton avec des gestes larges et assurés, et enfin lissa les plis en les caressant fermement sous ses doigts rugueux. Elle se dirigea ensuite vers l'évier de grès éclairé par une petite fenêtre pendant que la chatte s'étirait devant la cheminée.

La vaste cuisine qui servait aussi de salle à manger et d'atelier pour les menus travaux était sombre et fraîche. À l'extérieur, la cour était éblouissante, écrasée sous un soleil de plomb. Les poules s'étaient réfugiées dans les rares bandes d'ombre au pied des bâtiments où elles s'ingéniaient à creuser la poussière à la recherche d'un semblant de fraîcheur. Clément, son mari, réparait des clôtures et reviendrait bientôt, lorsque le soleil approcherait de son zénith.

Le chien Brutus, qui s'était affalé sur le sol encore relativement frais de la grange, en sortit soudain en aboyant. Le

bruit d'une course résonna sous le porche et fit lever les têtes de la basse-cour somnolente. La Grande Yvonne reconnut le petit Duquierse, un compagnon de jeux de son François. Allons bon, se dit-elle en souriant légèrement. Qu'est-ce qu'ils ont encore manigancé?

Comme d'habitude Martin entra sans frapper.

– Bonjour, madame De Saint-Jean! lança-t-il. Je peux avoir une bouteille d'eau pour François et les autres?

– Tiens, prends toujours ça pour toi, répondit Yvonne en lui tendant le gobelet qu'elle venait de remplir. Tu dois avoir chaud.

– Pour ça, oui!

Pendant que le garçon buvait à longs traits, la femme prit deux bouteilles qu'elle remplit de l'eau glacée de la pompe.

– Qu'est-ce que vous faites aujourd'hui? demanda-t-elle.

– Oh, rien! répondit Martin. On joue dans les bois.

– Ah, oui? Où ça, donc?

– Dans les bois, pas loin.

La Grande Yvonne enveloppa les bouteilles de feuilles de journal afin qu'elles conservent plus longtemps leur fraîcheur et les plaça dans un sac de toile.

– Vous ne faites pas de bêtises, hein?

– Non, non! au revoir, dit Martin en s'emparant du sac.

– Tu diras à François qu'il n'oublie pas de me les rapporter à midi.

Mais Martin avait déjà plongé dans la fournaise de la cour. De l'embrasement de la porte, Yvonne le regarda s'éloigner; le sac de toile tirait sur son bras. Le garçon ne se dirigea pas immédiatement vers la ruelle, mais fit un détour vers l'appentis où le père De Saint-Jean entreposait ses outils. Lorsque Martin en ressortit quelques instants plus tard, le sac de toile semblait contenir davantage que les deux bouteilles. Yvonne voulut le rappeler, mais dès qu'il la vit franchir le seuil de la cuisine, Martin prit ses jambes à son cou et disparut sous le porche. Bah! se dit la grande femme, il sera toujours temps de demander des explications à François lorsqu'il rentrera pour dîner. Brutus, le grand chien gris, repartit s'allonger dans la grange, et la Grande Yvonne rentra dans la cuisine. Elle mit de l'eau à bouillir dans l'âtre puis sortit dans le jardin avec un grand panier d'osier.

Alors qu'elle revenait vers la fraîcheur de la maison, son panier plein de légumes juteux et d'herbes odorantes, un rugissement assourdissant lui fit lever la tête. Instinctivement, son pas s'était accéléré. Deux avions de chasse anglais survolaient le village. Le cœur de la femme cogna. Les avions s'éloignèrent rapidement, et le vrombissement des moteurs s'éteignit bientôt. Dans la cuisine, Yvonne posa son panier sur la longue table et s'assit, les genoux flageolants, sur le banc de chêne. Ses mains tremblaient, elle colla ses paumes contre ses yeux. Elle revoyait des images d'avions plongeant sur une route encombrée de réfugiés. Des machines hurlantes crachaient la terreur sur une masse humaine qui se raccrochait à ses maigres possessions comme à des bouées crevées.

Puis, elle réalisa que la guerre était finie. Elle n'avait plus rien à craindre. Ce n'était vraisemblablement qu'une simple patrouille. Son fils aîné était mort, et la guerre était finie. Après toutes ces années d'angoisse lovée au creux du ventre, de privations continuelles et de terreurs soudaines, après la monotone et arbitraire cruauté des armées, la guerre était finie. Elle poussa un long soupir et se leva pour préparer la soupe qu'elle laissa mijoter au-dessus des braises.

Yvonne meubla l'heure qui suivit en lisant quelques pages d'un journal. Elle aimait bien le calme des minutes de solitude et d'attente qui précédaient la rentrée de ses hommes. Au dîner, ils rempliraient sa maison de leur voix, de leurs gestes et de leur odeur, et elle sourirait en les regardant manger.

Brutus aboya de nouveau. Des claquements de sabots et le roulement sourd des roues d'un tombereau sonnèrent contre les galets de la cour. Yvonne s'attendait à voir la haute silhouette d'Hercule, leur cheval, et Clément marchant à ses côtés comme un long peuplier. Elle fut déçue de voir par la fenêtre la jument de Julôt-les-Pommes. Méfiant, Brutus s'approchait du tombereau et de la jument maintenant immobiles au milieu de la cour. Julôt se dirigeait en claudiquant vers la maison. Yvonne sortit à la rencontre du vieil homme.

– Bonjour Julôt, dit-elle accueillante. Qu'est-ce qui vous amène à cette heure?

Julôt s'avancait de sa démarche bancal, le buste à moitié tourné vers la droite, la casquette agitée au bout de son bras levé

vers le tombereau, les yeux plissés sous la lumière intense, le front étincelant de sueur.

– J'étais... J'étais dans mon verger. Vous savez, sur la route de Saint-Omer?

– Comment sont vos pommes cette année?

– Je... Mais venez voir, dit-il en entraînant Yvonne jusqu'au tombereau. Je ne sais pas quoi vous dire, Yvonne.

La femme regarda dans la lourde charrette. Sur les planches polies par les chargements, elle vit le corps ensanglanté d'un enfant qu'elle ne reconnut pas. Elle regarda l'homme à ses côtés. Elle ne comprenait pas. Pour toute explication, Julôt lui dit, d'une voix étonnamment douce et calme:

– Sa tête est dans le panier, là, au fond.